

EN VENTE AUX "TEMPS NOUVEAUX"

Aux Jeunes Gens, par KROTKOWSKI, couverture de BOUTILLON	» 18
La Poste religieuse, par J. BENOIS	» 18
L'Education libertaire, D. NACHTSHEIM, couv. de BERNARDI-PAILLON	» 18
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. GAYSS couverture de GAGS	» 18
Le Machinisme par J. GAYSS avec couverture de LUCAS	» 18
Les Temps nouveaux, KROTKOWSKI, avec couverture de G. PISSARRO	» 20
Pages d'histoire socialiste, par W. TCHERKOFF	» 20
La Panacée-Révolution par J. GAYSS, avec couverture de MANGU	» 15
L'Ordre par L'Anarchie, D. BAIKOV	» 15
A mon Père le paysan par E. BENOIS, couv. de L. CHEVALER	» 10
La Morale anarchiste, par KROTKOWSKI, couverture de BERNARDI-PAILLON	» 18
Déclarations, O'NEILL, couverture de BERNARDI-PAILLON	» 18
Rapports au Congrès antiparlementaire, sous de C. DUBOIS	» 40
La Colonisation, par J. GAYSS, couverture de CROTKOWSKI	» 18
Entre paysans, par E. MAMANTIA, couverture de W. TCHERKOFF	» 15
Le Militarisme, par D. NACHTSHEIM, couverture de G. PISSARRO	» 15
Pétite, Guerre et Casernes, par Ch. ALBERT FÉRY, d'ALBERT	» 15
L'Organisation de la vindicte appelée Justice, par BERNARDI-PAILLON, couv. de J. BENOIS	» 18
L'Anarchie et l'Eglise, par E. BENOIS et GUYOT, couv. de DUBOIS	» 18
La Grève des Récolteurs, par MORGAN, couv. de BERNARDI-PAILLON	» 18
Organisation, Initiative, Cohésion, J. GAYSS, couv. de STYAC	» 15
Le Trésor électoral, pièces en vers, par BENOIS, couv. de BERNARDI-PAILLON	» 18
L'Élection du Maire, II, par LUCAS, couverture de FANTON	» 18
La Mano Negra, couverture de LUCAS	» 18
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, par NESTLÉ couverture de BERNARDI-PAILLON	» 18
Anarchie-Communisme, KROTKOWSKI, couverture de BERNARDI-PAILLON	» 18
Si j'avais à parler aux électeurs, J. GAYSS, couverture de BERNARDI-PAILLON	» 18
La Mano Negra et le Peuple français, couverture de BENOIS	» 18
La Mano Negra, dessins de BERNARDI-PAILLON	» 40
Entretien d'un philosophe avec la Marchande, par DUBOIS, couv. de BERNARDI-PAILLON	» 18
L'Etat, son rôle historique, par KROTKOWSKI, couverture de BERNARDI-PAILLON	» 28
Le Pacifisme, par un Français, suivi des déclarations d'Emile Henry	» 30
La Grève générale, par BENOIS	» 10
L'Anarchisme, par BENOIS	» 18
Militarisme, par FANTON	» 20
Affaire de l'attentat de la rue de Rohan (Plaidoirie de M. LIZARD)	» 50
Le Mensonge pénelotique, BENOIS	» 18
L'Amour libre, Madeleine VERRET	» 18
L'Education de demain, LUCAS	» 15
Contre le brigandage marocain, BENOIS	» 20
Deux Têtes, par M. S.	» 20
Vers la Russie libre, par BENOIS, couv. de BERNARDI-PAILLON	» 20
Le Syndicalisme dans l'évolution sociale, J. GAYSS, couv. de BENOIS	» 18
Les Habitations qui tuent, par MORGAN, couv. de BERNARDI-PAILLON	» 18
Le Solidarité, par D. NACHTSHEIM, couverture de KROTKOWSKI	» 18

La "MANO NEGRA"

ET

L'OPINION
FRANÇAISE



Occupez-vous d'eux parce que ce
sont des hommes....

L. BENOIS

Prix : 0 fr. 05

Jules HENAU

Les faits, documents et témoignages relatifs à la **Mano Negra**, ont été publiés d'abord en espagnol par le journal **Tierra y Libertad**, Cristobal Bordiu, 1, Madrid (une trentaine de numéros de janvier à septembre 1902), puis traduits en français et publiés par **Les Temps Nouveaux**, 4, rue Broca, Paris 5^e (n^{os} 27 et suivants de la huitième année); le texte publié par **Les Temps Nouveaux** a été traduit en italien et publié par « **La Rivoluzione Sociale** », Rédaction C. Frigerio, 42, Dean Street, Soho, London W., dans les n^{os} 4 et suivants.

La campagne entreprise par les deux organes anarchistes de Madrid et de Paris a trouvé un écho dans la presse libre de l'Europe occidentale, sans distinction de partis. En Espagne, à toute la presse ouvrière se sont joints les journaux républicains, comme **El País**, **El Nuevo Régime**, etc., et même le **Heraldo de Madrid**, monarchiste libéral.

En France, à la suite des articles des **Temps Nouveaux**, de **l'Européen**, de **Pages Libres**, et après l'intervention de Georges Clemenceau dans la **Dépêche de Toulouse**, de Francis de Pressensé dans **l'Aurore**, on peut dire que toute la presse républicaine, socialiste et anarchiste, ainsi que la presse purement ouvrière a fait campagne pour les condamnés innocents de la **Mano Negra**.

En Angleterre, Belgique, Hollande, Allemagne, Suisse, Italie, Algérie, Portugal et jusqu'en Brésil, on a vu le même empressement de la presse libre à divulguer les crimes qui avaient été révélés et à réclamer justice. Dans tous ces pays, une campagne de meetings et de réunions a été poursuivie parallèlement avec la campagne de presse.

Parmi les éléments qui ont pris part à cette double campagne, il semble qu'il n'est pas sans intérêt de noter les anciens condamnés de Montjuich, délivrés du bagne, il y a quelques années, par un effort de l'opinion publique européenne analogue à celui qu'a provoqué la divulgation des faits de la **Mano Negra**. Les condamnés de Montjuich, pendant les trois ans de leur séjour dans les pénitenciers de la côte d'Afrique, avaient pu connaître

LA "MANO NEGRA"

ET

L'OPINION FRANÇAISE

Le 29 janvier 1903, un meeting a été tenu à Paris, à l'Hôtel des Sociétés savantes, pour protester contre le maintien au bagne des condamnés innocents de l'affaire de la **Mano Negra**. Un certain nombre d'individualités se sont ainsi momentanément groupées, sans autre lien que leur commune conviction dans l'affaire qui faisait l'objet spécial de ce meeting, pour donner à leur protestation plus de retentissement et une plus grande utilité. Certaines d'entre elles ont cru devoir rappeler les divergences essentielles qui les séparent des autres sur des questions fondamentales de doctrine politique et sociale. Il n'en est pas moins vrai que toutes ont exprimé une conviction identique sur la crime gouvernemental de la **Mano Negra**, et qu'elles ont affirmé pareillement leur volonté d'intervenir, au nom de la solidarité humaine, pour désosser ce crime et faire rendre la liberté aux victimes survivantes.

Un certain nombre de discours ayant été sténographiés, il a semblé nécessaire de les publier, avec un résumé des autres, d'abord dans l'intérêt immédiat des victimes de la **Mano Negra** : à l'heure ou cette brochure est mise sous presse, on espérait le gouvernement espagnol a mis en liberté l'un des condamnés, il a annoncé la signature prochaine d'une ordonnance de grâce pour les sept autres, mais jusqu'à ce que tous soient en liberté, la campagne en leur faveur ne peut cesser; puis, dans l'intérêt de la vérité : le gouvernement de M. Silvela a présenté la

grâce actuellement acquise sous forme de commutation d'une peine de chaîne perpétuelle en celle de bannissement. Il est à penser qu'il fera de même pour les autres.

C'est-à-dire que, tout en obéissant aux injonctions de l'opinion internationale, il affirme nettement, contrairement aux lois, la culpabilité des condamnés de la Mano Negra. Il impose donc d'opposer à cette affirmation mensongère les déclarations désintéressées faites par des savants, hommes de lettres, ouvriers, hommes politiques, etc.

Il est nécessaire aussi de faire connaître au grand public la résolution annoncée par eux et réclamée par les quinze cents auditeurs, de lutter jusqu'à la révolution et à la reconnaissance pleine et entière de la vérité sur l'affaire de la Mano Negra.

32123 AN 2 111903

A l'ouverture du meeting, F. de Pressensé, député du Rhône, est nommé président par acclamation.

Un camarade rend compte d'une centaine environ d'adhésions que les organisateurs ont reçues de tous les points de l'Espagne, émanant des sociétés ouvrières, groupes d'études, redactions des journaux ouvriers, etc., et des colonies espagnoles de l'étranger.

Puis Ch. Gusevski fait l'exposé historique des faits; il dit le nécessité de savoir l'affaire pour appuyer sur une base ferme les protestations; il conclut que ce n'est pas un mouvement de pitié, mais un mouvement de justice qu'il s'agit de créer.

André Girard vient, afin de dissiper tout soupçon d'exagération, faire le récit des tortures qui furent infligées aux martyrs de Montjuich et dont il a été témoin. Si de tels faits se produisent même couramment dans d'autres pays que l'Espagne, c'est qu'ailleurs les gouvernements redoutent davantage la révolte de la conscience publique. C'est pourquoi il est indispensable, si l'on veut sauvegarder ses quelques libertés, de conserver sans cesse à l'égard du pouvoir une attitude menaçante.

Discours de L. Havet, professeur au Collège de France.

Citoyens,

En venant ici, je réfléchissais sur ce qu'à certains égards, en songeant à mes habitudes d'autrefois, il y avait d'étonnant à ce que je me fusse ainsi mis en route. Je me disais que, si je me rendais à cette réunion, c'est parce que l'affaire Dreyfus avait eu lieu. Je pensais que je ne devais passer le seul dans ce cas; que beaucoup même de ceux

qui sont ici n'y seraient peut-être pas venus, si l'affaire Dreyfus ne leur avait appris que le devoir d'un homme est de s'occuper des affaires publiques, qu'on doit s'intéresser aux questions de justice même quand les choses se passent à l'étranger, et qu'il appartient à tout citoyen de toute nation de se remuer et d'agir pour la justice. Je songeais enfin que peut-être même, sans l'affaire Dreyfus, cette réunion n'eût pas eu lieu. D'une façon plus générale, je considérais que depuis cette crise notre pays n'est plus le même et qu'il s'y est créé un mouvement des esprits qui fait qu'on ne le reconnaît plus. C'est là un résultat individuel, mais autrement important, que celui que nous avons obtenu à l'égard de la personne d'un innocent.

Lors de l'affaire Dreyfus, qu'avons-nous vu?

Un malheureux se trouvait condamné injustement. C'était un bourgeois; c'était un homme riche (pas si riche toutefois qu'on l'a dit). Et alors, des citoyens, appartenant à des classes moins heureuses, ou habitués à se solidariser avec ces classes, disaient ceci :

« Ne nous occupons pas de lui, c'est un bourgeois, c'est un « milliardaire »; nous n'avons, nous prolétaires, ou amis des prolétaires, aucune part à prendre aux souffrances des bourgeois. »

D'autres, amis des prolétaires, mais indignés, répondaient : « Avant d'être un bourgeois, c'est un homme, c'est une victime, c'est un innocent; à ce titre, nous devons tous nous intéresser à lui. Nous allons aller non pas au secours d'un bourgeois, mais au secours d'une victime, au secours d'un innocent, au secours d'un homme! » (Applaudissements.)

Ceux qui tenaient ce mille langage ne ont été récompensés, non pas comme individus, mais comme partisans de la Justice universelle, comme membres des partis de justice et de progrès. Voyez vos assemblées politiques : dans quel désordre et sont tombés ceux qui ont voulu se tenir à l'écart de la grande lutte; voyez le groupe de faux hommes d'Etat qui ne veulent rien faire, qui entendent rester en place, qui ont peur d'être des bornes au lieu de la République et qui, à cause de cela, s'intitulent des progressistes! (Rires et applaudissements répétés.) La plupart de mes idées, je vous le déclare, sont les leurs. Eh bien ! si j'étais membre du Parlement, pour un empereur, je ne voudrais pas voter avec eux. (Applaudissements.)

Voyez, au contraire, ce qui est arrivé à ceux des socialistes qui, non seulement avec une haute générosité, mais encore avec une grande clairvoyance, se sont mis immédiatement du côté de la justice et ont coblé ces distinctions absurdes que d'autres font hors de propos entre bourgeois et prolétaires, entre riches et pauvres. Comme si, avant tout, il n'y avait pas des hommes! comme si ce n'était pas un crime, vis-à-vis de la démocratie, d'imaginer des séparations entre les hommes! (Applaudissements.)

Eh bien ! les socialistes qui ont pris parti pour la justice dans l'affaire Dreyfus, ne ont été récompensés, car leur parti a vu un développement considérable. Aujourd'hui, en dépit de tant de divergences

de vues, ce sont eux qui, avec les meilleurs des simples républicains, sont à la tête de tous les mouvements dans la République!

Pour ma part, citoyens, je ne partage pas, tant s'en faut, toutes les idées de Jaures, mais j'ai considéré son élection à la vice-présidence de la Chambre comme une victoire. Cette élection, c'est la preuve de ce que je disais tout à l'heure; les partis, qui ont embrassé la cause de la justice, ont gagné en influence et montré qu'il n'y a de bonne politique que celle qui sent la voix des principes et la voix de la justice.

Et c'est pourquoi je viens vous dire qu'en dehors des socialistes, en dehors des représentants des masses populaires, tous ceux qui ont marqué déjà le sonet de la justice, tous ceux qui ont agi pour la faire triompher, ne doivent pas reculer inactifs en face de cette horrible affaire de la Mano Negra.

Et nous devons tous, sans nous préoccuper ni des opinions particulières ni nous séparer de certains amis, en ce qui touche les moyens d'améliorer la société, ni des divergences théoriques qui peuvent exister dans nos cerveaux, écouter la voix de notre conscience à tous, qui elle, est pareille chez tous. Effaçons résolument toute distinction de nuances et toute distinction d'opinions, effaçons toute prétendue distinction de classes, et ne nous occupons que des victimes qui attendent de nous un effort pour leur soulagement. Occupons-nous d'eux, parce que ce sont des hommes; occupons-nous d'eux parce que nous aussi nous sommes des hommes, et que cela suffit. (Applaudissements.)

Je suis heureux, pour ma part, que l'on m'ait fait l'honneur de me demander de m'associer à la manifestation de ce soir. Je ne cesserais de vous répéter que nous devons tous, quelles que soient nos idées politiques, quelles que soient ce qu'on appelle nos classes, collaborer de tout notre cœur, de toute notre pensée, au succès de l'entreprise pour laquelle nous sommes réunis ici. Et tous nos efforts doivent tendre à obtenir non pas un commencement de justice, mais la justice tout entière. Associons-nous en vue de la justice complète.

Bien mieux, en vue d'un but plus haut encore, ne gardons dans l'esprit rien qui puisse nous diviser; que notre entente avec tous les champions du droit soit aussi cordiale que possible, non pas seulement contre l'iniquité spéciale de la Mano Negra, contre toutes les autres iniquités qui pourront dans la suite se révéler à nous.

L'armée de la justice, constituée par l'affaire Dreyfus, doit rester debout et soutenir toutes les grandes causes. Elle doit lutter pour les causes de justice en France, pour les causes de justice à l'étranger aussi.

On pourra dire peut-être que ce qui se passe en Espagne ne regarde pas des Français, que nos manifestations ont chance d'être considérées là-bas comme indésirables, qu'elles seraient en tout cas inefficaces. Je n'en crois rien. Notre acte est bon, ne fût-ce que pour donner du courage à ceux qui, en ce moment, luttent en Espagne pour la justice. Souvenons-nous quel réconfort nous a été l'approbation unanime que nous rencontrons, dans tous les pays du monde, chez tous les hommes qui avaient le cœur droit. Ne fût-ce pas pour les péna-

ties et pour la justice abstraite, ne fût-ce que pour le salut individuel des malheureux détenus dans les lagunes d'Espagne, nous devons nous associer à toute œuvre qui pourra ajouter à l'énergie de leurs champions espagnols, et peut-être finir par les arracher eux-mêmes à leurs prisons, comme ont été arrachés de la leur les détenus de Montjuich. (Applaudissements.)

Je n'ajouterais rien, je n'ai pas étudié par moi-même le détail des faits, je sais seulement que l'aspect n'en a été nullement engagé, je sais qu'ils sont vrais et cela me suffit pour apporter avec empressement ma collaboration, si faible qu'elle soit, si inefficace qu'elle puisse sembler, et pour engager tous ceux d'entre vous qui, comme moi, peuvent être venus ici sans informations spéciales, à s'associer pourtant à l'œuvre commune. Les hommes ne peuvent arriver à rien, si ce n'est par l'estime et par la solidarité, et l'aide à donner à nos semblables est la première loi de la morale. (Applaudissements.)

Discours du D^r P. Reclus, médecin des hôpitaux de Paris.

M. le Président me donne la parole sans que je l'aie demandé et c'est absolument par surprise que me voici devant vous.

Je n'ai en effet rien à vous apprendre sur la Mano Negra; et je venais au contraire savoir de vos collègues dans quels misérables et criminels gark-apens on avait fait tomber les pendus de la Parrilla.

Cependant j'ai à cœur de vous répéter ce que vous disiez tout à l'heure M. Havot: je me suis demandé moi aussi pourquoi j'étais dans cette salle, devant cette assemblée, plein d'une pitié profonde, et comment ces histoires lointaines réveillaient un tel écho dans mon cœur? Il y a quelques années, j'ai si peur, cette affaire de la Mano Negra me serait apparue comme un simple fait divers qui vous attriste, mais qu'on oublie bientôt; aujourd'hui, cette épaisse insouciance n'est plus possible, elle serait misérable et coupable et d'une bien triste ingratitude après les trois années de l'affaire Dreyfus!

Souvenez-vous de notre joie soudaine quand, par hasard, alors qu'autour de nous nous rencontrions tant de visages hostiles et que parmi nous nous les meilleurs de la veille, nos parents même les plus chers, nous treuvions tout à coup nos adversaires les plus ardents, et parfois, hélas! presque des ennemis, souvenez-vous de notre réconfort de ce que nous éprouvions de vive gratitude et de sympathie débordante quand par hasard il nous tombait sous les yeux un de ces articles des journaux des nations voisines où nous treuvions un écho vivant de nos tristesses et de nos espérances, — où nous sentions notre pensée comprise et qu'un même idéal éclairait nos consciences: il y avait là-bas, de l'autre côté

de la frontière, des gens qui pensaient comme nous et osaient le dire sortent un milieu des peurs difficiles, car ils pouvaient rencontrer, car eux aussi se heurtaient au même égarement; ils avaient à vaincre les mêmes forces conservatrices, la raison d'Etat, l'impericabilité des classes dirigeantes et celle pour instinctive d'une trop vive lumière sur les dessous de notre Etat social.

Je garde, pour ma part, le profond souvenir de mon émotion d'alors, de ma reconnaissance pour ces inconnus, pour ces hommes qui, la veille, n'avaient avec nous, semblait-il, qu'un vague lien d'humanité, et qui nous devenaient tout à coup de vrais frères. Et c'est pour quel, comme M. Haxel, j'ai besoin, moi aussi, de dire aux Espagnols qui souffrent et aux malheureux des autres pays qui ont ou qui auront, hélas! leur « Main Noire » et leur affaire Dreyfus, la solidarité qui m'unait à eux. Ce sentiment nouveau est né de ma reconnaissance et c'est eux qui l'ont éveillé en moi. Or, partout où des hommes se lèveront pour la justice, nous viendrons répondre à leur appel et c'est ainsi que nous payons la dette que nous avons contractée envers eux, quand nous étions dans la peine aux jours douloureux de l'Affaire. Dans la peine! ai-je dit. En vérité, je n'ose le redire! car ces jours seront sans doute les meilleurs et les seuls grands de notre vie! jamais nous ne reverrons des émotions aussi hautes et jamais nous ne tendrons nos énergies vers un but aussi noble. Nous avons vraiment vécu. Tant il est vrai que le bonheur consiste à s'élever de son admirable égoïsme! (Applaudissements.)

L'affaire Dreyfus a vraiment révolutionné la France; nous ne sommes plus les mêmes, notre cerveau a subi une profonde modification, et comme une orientation nouvelle, notre mentalité est différente et nous voyons les choses sous un angle tout à fait autre et certaines idées, certaines petites passions, certaines ambitions mesquines qui nous occupaient exclusivement, et qui, en somme, étaient toute notre vie, nous les regardons depuis cette époque avec un dédain. Nous avons mieux et c'est plus haut! Ce meeting d'aujourd'hui aurait-il été possible, il y a cinq ou six ans, avant l'île de Madé, et les horreurs de la double honte? La salle eût été vide. Nous sommes ici, parce que, depuis, beaucoup d'entre nous ont découvert la fraternité. (Applaudissements répétés.)

Discours de G. Séailles, professeur à la Sorbonne.

Je ne vous relierai pas longtemps. Je ne veux qu'apporter ici ma protestation personnelle et la rendre à celle de mes amis.

Lorsqu'on m'a parlé de la première fois de la Main Noire, je me suis cru transporté dans un feuillet du *Journal* et j'ai eu un mo-

ment d'hésitation. Mais je me suis souvenu de Du Paty de Clam et que les coquins n'ont pas tort de rompre sur la bêtise humaine.

Puisque tout a été dit et bien dit sur l'affaire elle-même, laissez-moi, comme c'est mon droit par profession, tirer en quelques mots ce que j'appellerai la philosophie de notre réunion.

Vous le savez, il ne manque pas de gens pour qui l'internationalisme est un crime capital; entendre qu'il y a des patriotes qui sont prêts à épargner ceux de leurs compatriotes qui ne comprennent pas comme eux la Patrie et la manière de la servir. (Applaudissements.)

Je sais, — et vous savez comme moi, — que ces indignations vertueuses dissimulent l'espoirance inavouée des réactions cléricales et militaristes! (Applaudissements.) Je pourrais faire observer qu'internationalisme veut dire inter-nations et que l'inter-nation ne nie pas les nations, puisqu'elle les suppose pour les unir (lire).

Mais je veux seulement vous faire observer que l'internationalisme, qu'on le veuille ou non, est désormais un fait. Je ne parle pas seulement de l'enchevêtrement de plus en plus étroit des intérêts économiques, des routes qui creusent les frontières, des tunnels qui percent les montagnes, de toutes les inventions qui font la Terre toute petite et tous les hommes des voisins. Mais international est la science; les savants mettent en commun toutes leurs découvertes et dès qu'ils ont une idée, ils la jettent en quelque sorte dans les autres esprits pour qu'elle s'y féconde et y donne naissance à des vérités nouvelles. Il n'est pas un pays isolé, et vous ne trouvez aujourd'hui dans l'Institut Pasteur, institut qui n'est de national que le nom du grand homme qui a honoré sa patrie en servant la cause de l'humanité entière. (Applaudissements.) International est l'art.

A l'Exposition de 1900, après des œuvres des Américains, des Français, des Anglais, des Allemands, vous avez pu admirer les tableaux des Japonais et les « civilisés » d'Occident ont toujours été par leurs pillages en Chine (Applaudissements répétés) du moins qu'ils font des œuvres d'art de l'Extrême-Orient.

Et bien! citoyens, je dis que notre réunion est la peine qu'il se forme en ce moment une conscience internationale. Ne soyons pas trop fiers. Cette conscience internationale me paraît encore assez grossière, assez peu délicate; elle ne proteste guère que contre les crimes commis derrière et à l'abri de la loi, contre les crimes commis par tous les « jurisprudents ». On est satisfait quand on a listé des innocents du ligné. Ce n'est point assez. Espérons que cette conscience internationale se purifiera, s'élevera, s'agrandira, s'éveillant en un nombre toujours plus grand d'individus, en chaque nation — car c'est dans les esprits individuels que les idées vivent et c'est par les énergies individuelles, ne leoublions pas, qu'elles se réalisent. Espérons donc que cette conscience internationale plus haute, plus pure, plus forte, en viendra à protester contre les crimes aujourd'hui commis, consentis, célébrés, qu'elle exigera des gouvernements qu'ils se soumettent aux lois qu'ils imposent à nos peuples, qu'ils aient recours à l'arbitrage, et qu'étendant l'idée de justice, l'appliquant aux rapports des peuples, elle

supprimera le « grand crime » international, le grand crime humain qui s'appelle : la Guerre. *(Applaudissements chaleureux et répétés.)*

Discours d'Henriette Meyer.

Henriette Meyer rappelle que d'autres [maritimes] souffrent aussi et qu'il faut lutter pour les Arméniens, les opprimés de partout, les victimes des pénitenciers, des hagnes militaires, etc.

Discours de G. Yvetot, secrétaire de la Fédération des Bourses du Travail de France et des Colonies.

Si je suis un peu embarrassé et confus de prendre la parole devant un si nombreux auditoire, je suis en même temps charmé de voir que lorsqu'il s'agit d'une manifestation humaine et généreuse, l'on peut toujours être assuré d'une affluence considérable de citoyens de bonne volonté, prêts à protester contre toutes les injustices lorsqu'elles leur sont signalées.

Celle dont il s'agit, la *Mano Negra*, est épouvantable et presque incroyable. Après l'éloquente exposition des faits présentée par le citoyen Charles Guineysse, plus personne ici ne doute de l'authenticité effroyable de cette affaire infernalement imaginée et plus personne n'hésite à protester contre les cruautés d'une justice gouvernementale appuyée par l'entente des travailleurs d'Andalousie.

Je ne crois pas qu'il me soit besoin de revenir sur cette affaire pour répéter très mal ce qui fut déjà si bien dit. Aussi je me bornerai à vous dire, camarades, qu'il est très noble et très généreux, de votre part, de vous intéresser aux souffrances, aux tortures de nos amis d'Espagne, parce que je suppose que ce sera une raison pour que vous ne restiez pas indifférents devant les injustices et les cruautés qui se passent ou pourront se passer en France.

Du jour au lendemain, des travailleurs de ce pays-ci peuvent être, en vertu des hommes très scélérates, poursuivis pour des délits de presse ou d'opinion. Des délateurs patriotes peuvent dénoncer aux gouvernants, aux marchands de justice, ce qu'ils appellent nos mensés internationalistes et c'est seulement sur l'initiative et l'énergie des travailleurs que nous pouvons compter pour être soutenus. La propagande

vraiment humaine que nous faisons auprès de nos camarades de la caserne est, aux yeux de nos gouvernants, un crime autrement dangereux que celui de la propagande électorale.

D'avoce invité nos camarades enrasmés à venir dans nos Bourses du Travail à susciter l'ordre formel aux chefs de corps d'intérieurs aux soldats l'accès de nos Bourses alors que sont lubriques et peut-être encouragés les exhortations des cléricaux, attirant dans les églises, presbytères, cercles catholiques, tous les malheureux soldats parqués dans les casernes, ces écoles du crime.

Nous sommes traités de sans-patrie, nous qui en avons une si grande qu'elle s'étend à tous les pays où des êtres pensent, souffrent et travaillent et c'est parce que nous possédons la logique jusqu'à vouloir qu'aucun homme ne prenne les armes contre son frère, travailleur comme lui, qu'on nous traite en criminels.

C'est parce que nous voulons dire cela à nos camarades soldats, c'est parce que nous voulons qu'ils se souviennent qu'ils sont des nôtres et qu'ils doivent rester des nôtres, qu'on empêche les soldats d'aller dans les Bourses du Travail et qu'on persécute ceux d'entre nous qui s'acharnent à faire de la propagande antimilitariste. Nous sommes dangereux pour ceux qui ne veulent faire des travailleurs que des esclaves, parce que nous voulons en faire des hommes ; parce que nous ne substituons pas au fanatisme déiste, au respect de la croix et du pèbre le fanatisme de la patrie, le respect du drapeau et du galon ; parce que nous avons le même mépris pour le représentant de l'Église en soutane et pour celui de l'État en redingote ; parce qu'enfin nous apprenons au peuple à se passer aussi bien de la Providence-Dieu que de la Providence-État et que nous disons à toute occasion qu'il n'aura jamais que ce qu'il saura prendre en ne comptant que sur lui-même. C'est dans ce but que nous sommes syndicalistes, c'est dans ce but que nous sommes et que nous travaillons à l'éducation et à l'organisation des travailleurs qui seuls peuvent édifier la société que nous rêvons. *(Applaudissements.)*

Discours de J. Jaurès, député de Carmaux.

Je vous, en quelques mots seulement, remercier ceux de nos camarades qui, les premiers dans la presse de France, nous ont fait connaître les grands crimes commis à propos de la *Mano Negra* et je veux leur dire très simplement que, de tout cœur, mais jusqu'au bout, jusqu'à la réparation complète de l'iniquité, jusqu'à la victoire définitive de la vérité et de la justice, nous serons avec eux dans la lutte qu'ils ont entreprise.

Cette lutte, nous la soutiendrons ensemble, à quelque poste de com-

lot que, les uns et les autres, nous serons placés. Et je vous, en prie, n'instituez pas entre nous des controverses sur les meilleurs postes et sur les meilleurs modes de combat ; j'ai traversé, pour ma part, bien des foennes diverses de batailles et j'ai vu qui parlait le plus et avec quel air pour ceux qui mettaient le droit au-dessus des combats ; ce n'est pas, camarades, le poste qui fait l'homme, mais l'homme qui fait le poste. (Applaudissements.)

J'ai été profondément ému par la méthode de rigueur scientifique que, laquelle, dans les Temps Nouveaux d'abord, et, tout à l'heure dans l'exposé si précis que nous en faisait Guéyssa, les crimes relatifs à la Mamo Negra nous ont été exposés. C'est grâce à cette méthode, citoyens, que nous serons triompher notre cause ; c'est en ajoutant tous les jours, par une enquête permanente, aux documents décisifs que nous possédons déjà des documents nouveaux, allant au fond même des choses, c'est par cette méthode de la science au service de la conscience que nous obligerons tous les réfractaires, tous les gouvernants, tous les aveugles à subir la force dominatrice de la Vérité. (Applaudissements.)

Le Gouvernement espagnol, les Dirigeants espagnols ont exercé tantôt de s'émouvoir ou plutôt ils ne se seraient jamais émus, si, à Porquero, ils avaient pu constater que dans la protestation de nos camarades d'Espagne, et dans celle de nos camarades de France, qui leur faisaient écho, il n'y avait qu'une effusion vaine de sentiments généraux. Mais il y avait un commencement de prisme, il y avait la force logique des faits rigoureusement enchaînés et, devant cette menace de la Vérité qui se levait, qui marchait, le gouvernement commença à défailir et la Vérité plus large sera la justice plus complète. (Applaudissements.)

C'était tout à l'heure une chose étonnante d'entendre des hommes comme Bayet, comme Roelus, avouer que c'est le drame de l'affaire Dreyfus qui les a préparés à comprendre d'autres drames ; qu'ils me permettent de leur en dire mon émotion :

Bayet s'écriait : « Qu'il n'y ait pas de nuances, qu'il n'y ait pas de questions politiques, qu'il n'y ait pas de classes ! »

Eh ! Sans doute ! c'est un problème universel de justice humaine qui est posé. Mais je veux demander aux nobles consciences de Bayet et de Roelus de faire dans le sens de la vérité sociale un effort de plus, car, s'ils ont pu constater tous les crimes commis à l'occasion de l'affaire Dreyfus, s'il leur a paru que l'humanité, que des groupes de gouvernants, des groupes de dirigeants étaient capables de tous les crimes, du mensonge, du faux, du meurtre, cependant, dans ce drame, ce n'étaient pas des classes qui se trouvaient aux prises, c'étaient le pain des subdivisions de classes, c'étaient des groupements secondaires en rivalité avec d'autres groupements secondaires d'intérêts et d'ambition, et si ces antagonismes partiels, limités, secondaires d'intérêts et de passions ont pu aboutir à des crimes aussi prodigieux, quelle doit donc être l'éternité et quelle doit être la permanence du crime, lorsque l'antagonisme est fondamental, lorsque de génération en génération, dans toute la suite de l'histoire, les classes dominantes, possédantes, privilé-

giées usent de tous les moyens de richesse, de force, de gouvernement et de pouvoir pour maintenir les privilèges abhorrés ! (Applaudissements.)

Et je dis à Roelus et je dis à Bayet : Si des luttes secondaires d'intérêts ont pu susciter le crime de l'affaire Dreyfus, que de crimes doivent naître de cette lutte profonde d'intérêts, entretenue parmi les hommes par l'antagonisme des possédants et des non-possédants ! C'est cet antagonisme qui est la source du crime et c'est contre lui que nous devons lutter tous nos efforts ! (Applaudissements.)

Et maintenant j'ai hâte, quoi qu'il en soit, à constater avec quel effet moral profond, décisif, de la grande crise que nous avons traversée et que nous avons vécu ensemble.

Où, si aujourd'hui vous vous intéressez aux choses d'Espagne, si vous êtes prêts à vous intéresser à toutes les tragédies humaines, c'est parce que nous avons eu récemment ce grand spectacle de l'humanité tout entière passionnée pour le même drame, attachée à la même cause de justice. Si aujourd'hui vous ne doutez pas de la réalité des crimes commis à propos de la Mamo Negra, si les premiers indiens, d'ailleurs décisifs, que vous en avez vu vous trouvent pas suffisants, c'est parce que vous avez fait tel même, en France, l'expérience directe de crimes aussi abominables. Comment, je vous le demande, pourrions-nous douter que la torture ait été appliquée dans le pays de l'Inquisition, quand elle l'a été dans le pays de la Révolution ? (Applaudissements.)

Comment pourrions-nous douter de Montjuich, quand nous avons eu l'île du Diable ?

Comment pourrions-nous douter des machinations de Masferrer, lorsque nous avons eu le ministre Lebon, intelligant au supplice de la-bas la torture de la double boucle ?

Où, le crime commis ici par les dirigeants reflète en une magnifique clarté de vérité, en une clarté de vérité vengeresse et va déclarer au loin dans le monde le visage de toutes les victimes et le visage de tous les criminels. (Applaudissements.)

Mais, pourquoi-on peut-être nous dire, pourquoi commencez-vous à vous occuper de la réparation d'une injustice commise en Espagne, lorsque vous avez laissé machois la réparation de l'injustice commise en France ? (Applaudissements.)

Je me bornai à répondre d'un mot, que, sur ce point, beaucoup se sont trompés, qui ont cru que l'affaire était classée ; il en est qui ont pensé que, parce qu'elle était suspendue, elle était terminée. Non, elle n'arrive à son terme que lorsque tout le crime aura été fouillé dans ses profondeurs et lorsque toute la vérité aura été redressée dans sa hauteur !

Zola est mort avant d'avoir vu l'accomplissement de son œuvre. Mais il était soutenu par la certitude qu'avec lui ou après lui son œuvre s'accomplirait.

Nous avons l'espérance que bien des mois ne se seront pas écoulés depuis le mot de grand combattant, sans que son œuvre ait pris toute la forme définitive, il avait dit : « La vérité est en marche ! » et on a